

**QUI A PEUR
DES VIEILLES ?**



Les Éditions François Bourin deviennent Les Pérégrines

Les Pérégrines : un mot au féminin pluriel pour évoquer nos féminismes ; un nom en hommage au roman éponyme de Jeanne Bourin, grand-mère et figure d'inspiration d'Aude Chevillon, la directrice de la maison.

Notre ambition : vous proposer un voyage intellectuel en publiant des textes toujours pertinents, souvent impertinents, qui, par des voix fortes et hardies, des plumes belles et singulières, observent le monde par différentes fenêtres, nous amènent à faire un pas de côté, nous poussent à mieux appréhender l'autre, l'étrangeté, la diversité, nous livrent des trajectoires inspirantes pour dessiner une société plus humaine.

GENRE!

Lorsqu'on dit à quelqu'un, en langage familier, qu'il ou elle fait « genre », on lui signifie que l'on a compris que l'apparence qu'il ou elle se donne, les pratiques qu'il ou elle revendique relèvent d'une construction plus ou moins consciente, qui s'inscrit dans un rapport de pouvoir.

« **GENRE!** », c'est un cri de guerre, une démarche de défiance critique, un laboratoire d'idées et d'explorations inédites où se mêlent recherches et témoignages.

Conception graphique et mise en page : Lia Pradal

Photographie de couverture : ©Carlos Arjiz

ISBN : 979-10-252-0533-4

© Éditions Les Pérégrines, 2021

Tous droits réservés

Éditions Les Pérégrines

21, rue Trousseau 75011 Paris

www.editionslesperegrines.fr

MARIE CHARREL

Ouvrage publié avec la collaboration
éditoriale d'Adeline Fleury

QUI A PEUR DES VIEILLES ?



De la même autrice

Les Danseurs de l'aube, Éditions de l'Observatoire, 2021

Une nuit avec Jean Seberg, Fleuve Éditions, 2018

Je suis ici pour vaincre la nuit, Fleuve Éditions, 2017

Les Enfants indociles, Rue Fromentin, 2016 ; Pocket, 2017

L'Enfant tombée des rêves, Plon, 2014 ; Pocket, 2016

Une fois ne compte pas, Plon, 2010 ; Pocket, 2011

De tous les événements inattendus, le plus inattendu, c'est la vieillesse.

Léon Trotski



AVANT-PROPOS

Je n'ai jamais cru aux fantômes. Ce jour-là, pourtant, celui de ma grand-mère s'est soudain matérialisé pour souffler à mes oreilles : « Tu n'as pas honte ? »

Ces mots ont déclenché un séisme intérieur. Ils ont fait exploser mes certitudes. Quelques minutes avant, j'étais pourtant sûre de mon fait. Oui, enfin, je prenais ma vie en main, et la dermatologue se tenant en face de moi était la magicienne qui allait balayer mes angoisses. D'un coup de stylo habile, elle avait dessiné quelques traits noirs au-dessus de mes sourcils, à la racine des cheveux, entre mes yeux : « Je piquerai là, ici et là. » Je me suis tournée vers le miroir pour observer tour à tour mon visage un peu froissé et le sien, étonnamment lisse et dodu. Quel âge avait-elle ? 50 ans, 60 ans, plus ?

Elle était de ces femmes dont la peau a été si retouchée, tirée, modifiée, plastifiée, transformée qu'il est impossible de déterminer à quelle décennie remonte leur naissance. Vingt ans au moins nous séparaient et pourtant j'étais déjà plus fripée qu'elle. Une longue ride, celle que l'on appelle du lion, raturait mon front de haut en bas. Depuis quelque temps, ce stigmatisme m'angoissait beaucoup. Il était là le soir, il était là le matin, il ne s'effaçait plus durant la nuit. C'était un signe, une preuve indiscutable : j'y étais. Le début de la fin, la grande décrépitude : la vieillesse me guettait, je ne

QUI A PEUR DES VIEILLES ?

pourrais plus lui échapper. J'avais 37 ans. Moi qui n'avais jamais eu que faire de mon âge, je rêvais soudain de paraître dix ans de moins.

J'ai examiné à nouveau le front de la dermatologue, rose et replet comme des fesses de nouveau-né. Surnaturel. L'enviais-je ? Oui. Un peu.

C'est alors que le fantôme de Léa s'est invité dans le cabinet : « Non mais tu n'as pas honte ! »

Léa était un mélange exquis de Tatïe Danielle et Madame Doubtfire. On ne la lui faisait pas. Jusqu'à la fin, ou presque, elle escaladait les barrières, construisait des cabanes dans les bois, jurait comme un charretier et buvait son petit canon de rouge tous les jours. Elle portait des blousons de cuir noir taillés pour un homme et une casquette façon gavroche. Elle adorait se moquer des autres grands-mères, celles qui portaient des robes à fleurs et traînaient leur caddie de course en claudiquant sur le trottoir : « Regarde-moi ces vieilles biques ! » Elle n'était pas faite du même bois.

Léa était un peu dingue, drôle, sans entrave. Cinglante. À ses côtés, tout était permis. Enfant, j'aspirais à lui ressembler. Sa liberté et sa situation me semblaient infiniment plus enviables que celles de ma mère, ployant sous le boulot, torturée par la culpabilité de la working woman écartelée entre un métier très prenant et deux petits en bas âge. Enfant, j'aspirais à être vieille avant de devenir femme. À courir dans la forêt, à boire des coups en me moquant du monde, flottant dans un blouson d'homme, comme Léa.

Et puis, l'adolescence et son tombereau d'angoisses ont débarqué. J'étais soudain trop maigre, trop plate, pas assez

jolie, pas assez branchée, pas sexy. Soudain, je désirais devenir femme, et certainement pas vieille. Léa est morte à 94 ans, alors que je finissais mes études. J'ai grandi. Je suis devenue une working woman ployant sous le boulot. J'ai regardé la ride du lion se dessiner sur mon front avec une terreur sans nom. Au point d'envisager sérieusement d'y injecter du botox, à 37 ans !

Mais je ne l'ai pas fait.

Impossible : maintenant que Léa était avec nous, chez la dermato, je ne pouvais plus. J'avais bien trop honte.

Prétextant une envie pressante, j'ai attrapé mon sac, ma veste, quitté le cabinet en vitesse, sans payer, oubliant mon écharpe sur place. J'ai remonté la rue Tolbiac en courant comme une dératée, comme si cela pouvait laver l'indignité enserrant ma poitrine. Car le fantôme de ma grand-mère n'avait pas débarqué seul. Après de lui se tenait la petite fille d'autrefois. Celle qui aspirait à devenir aussi libre que Léa : j'avais piétiné ses rêves et elle m'en voulait. Pour les chasser toutes les deux, je suis entrée dans une épicerie, j'ai rempli mon panier avec tout ce qui me passait sous la main. Les clients et le caissier me regardaient d'un drôle d'air. Voyaient-ils les deux spectres me suivre à la trace ? En vérité, ils s'étonnaient surtout des traits de stylo noir dessinés sur mon visage par la dermato.

Cette anecdote pourrait prêter à sourire si elle n'éclairait pas, au fond, l'un des grands maux de notre société : celle-ci a un problème avec les vieux en général et les vieilles en particulier. On ne veut pas les voir. On les cache. Elles ne suscitent plus le désir – en témoigne la sortie de l'écrivain

Yann Moix déclarant en janvier 2019 dans *Marie-Claire* être incapable d'aimer une femme de plus de 50 ans. Ce triste sire a eu le malheur de dire tout haut ce que beaucoup pensent tout bas.

En 1972, l'essayiste Susan Sontag¹ mettait déjà des mots sur ce phénomène. Dans un article devenu une référence sur le sujet, elle soulève une question toujours d'actualité: pourquoi les femmes mentent-elles plus que les hommes sur leur âge? Parce qu'il existe un double standard du vieillissement, explique-t-elle. Un deux poids, deux mesures. «En matière de séduction, deux modèles masculins coexistent, le “jeune homme” et “l'homme mûr”, contre un seul, côté féminin: celui de la “jeune femme” », écrit Susan Sontag. Pour les femmes, vieillir est plus cruel, douloureux, difficile. La palette de leurs possibles se rétrécit.

Deux ans plus tôt, en 1970, Simone de Beauvoir publiait un essai sur la vieillesse² dont l'écho fut bien moindre que celui du *Deuxième Sexe*. Elle y décrit la vieillesse comme un fait culturel, pas seulement biologique, dont les conséquences sont très différentes pour les femmes et pour les hommes. Cinquante ans plus tard, les lignes ont à peine bougé, au regard de ce que l'on aurait pu espérer de la révolution féministe. Au regard, surtout, de l'évolution de la population: les femmes de plus de 50 ans sont une force démographique montant en puissance. En 2019, l'espérance de vie est de 85,6 ans pour les femmes – contre 79,8 ans pour les hommes –, contre guère plus de 45 ans en 1900,

1 Susan Sontag, « The double standard of aging », *The Saturday Review*, 23 septembre 1972.

2 *La Vieillesse*, Gallimard, 1970.

selon l'Insee. Au 1^{er} janvier 2019, les femmes représentent 51,6 % de la population en France : elles sont 2,2 millions de plus que les hommes. Et ces derniers sont largement minoritaires aux âges avancés : ils constituent seulement 43,1 % de la population des 65 ans ou plus, et 38,9 % des personnes de 75 ans ou plus. Début 2019, 12 700 femmes sont centenaires en France, contre seulement 3 000 hommes. Alors pourquoi cet opprobre persistant sur l'âge des femmes ? Pourquoi ce regard toujours ambivalent sur la vieillesse, objet tantôt de respect, tantôt de rejet ? C'est que la société (c'est-à-dire nous tous) n'est pas à une contradiction près. Elle vieillit, mais vénère une jeunesse qui lui ressemble de moins en moins. Elle nous enjoint à « nous accepter telles que nous sommes » mais aussi, à rentrer dans la norme. Elle prie les femmes de ne pas tricher, de se montrer authentiques, mais elle survalorise celles qui savent rester minces, jolies et paraître jeunes. Elle se lamente sur sa « jeunesse sacrifiée » sur l'autel des crises économiques et des jobs précaires comme sur ses anciens remisés dans les Ehpad pour y mourir. Mais elle ne se bouge vraiment ni pour les premiers ni pour les seconds.

Et pourtant. Si elles déplorent le fait d'être moins regardées, invisibilisées, mises de côté, beaucoup des femmes de plus de 50 ans rencontrées pour l'écriture de ce livre se réjouissent également d'être plus libres. Plus heureuses. Elles se connaissent mieux, font état de certitudes plus solides, ne regrettent rien du vacillement de leurs vingt ans. Certains hommes les ignorent désormais, mais bien souvent, elles sont plus sûres de leurs désirs et de leurs corps. Elles ont les deux pieds bien ancrés, permettant à leur esprit de

QUI A PEUR DES VIEILLES ?

naviguer avec plus de fougue encore. Et si ces constats à première vue contradictoires étaient les deux faces d'une même pièce ? Et si l'invisibilité et la mise de côté des femmes mûres étaient, en vérité, la conséquence de cette liberté ? Mais qui donc a peur des vieilles ?

J'utilise ici ce mot, vieilles, avec une once de provocation, jouant volontairement avec les clichés pour désigner toutes celles qui, approchant la ménopause ou la dépassant, prennent conscience avec plus ou moins de légèreté du double standard décrit par Susan Sontag. Quelle est la source de cette peur ? Leur liberté est-elle réelle ou fantasmée ? Comment l'atteindre ? Pourquoi est-elle encore si dénigrée lorsqu'elle s'exprime ? Pour quelle raison, à un moment donné, les fillettes cessent-elles d'aspirer à devenir comme leurs grands-mères en grandissant, soudain angoissées devant les rides ?

Pour le comprendre, je me suis plongée dans les livres et témoignages – de moins en moins rares – abordant l'avancée en âge des femmes sous les angles sociologique, cinématographique, biologique, littéraire, culturel. J'ai rencontré des écrivaines, des comédiennes, des chercheuses, des psychologues, des médecins, des sportives. J'ai surtout échangé avec des femmes (et des hommes) de toute la France.

De ces entretiens, le plus frappant est sans doute le décalage entre les stéréotypes sur les femmes ménopausées et la réalité de ce qu'elles vivent et sont. Comme si l'image sociale et les préjugés avaient toujours un cran de retard sur les faits. Comme si nous vivions un moment de basculement, avec toutes les ambiguïtés, contradictions et possibles

retours en arrière que cela implique. À l'ère post #MeToo, à l'heure où jamais l'on n'a autant parlé du corps féminin, la question de l'âge, prochaine frontière, commence à percer dans le débat. Les tabous tombent doucement. Ils sont encore nombreux. Or, c'est une conviction : la place des femmes, quels que soit leur âge et leurs rides, est l'affaire de tous. « La vieillesse permet une interrogation en retour sur les normes et les valeurs des sociétés », écrit la sociologue Rose-Marie Lagrave³.

Au fil de ces pages, il y aura beaucoup de questions, mais pas toujours de réponses. Il y aura plusieurs détours par le cinéma, les séries, les livres. Quelques incursions, aussi, du côté de l'histoire, de l'anthropologie et de l'archéologie. Il y aura surtout des rencontres. Parfois improvisées et inattendues, toujours surprenantes, au gré des hasards, des portes entrouvertes, mais aussi de celles restées fermées. Car beaucoup de femmes peinent à mettre des mots sur les bouleversements liés à l'avancée en âge, ou refusent de le faire, de peur de voir leur image associée à la vieillesse, surtout quand elles sont des personnalités publiques. Mais lorsqu'elles acceptent de se livrer, le voyage se révèle aussi riche qu'exaltant. Bienvenue au pays des rides heureuses.

3 « Ré-enchanter la vieillesse », *Mouvements*, mars 2009.



1. DIS-MOI QUEL ÂGE TU AS, JE TE DIRAI CE QUE TU VAUX

Lorsque mes amis organisèrent une réception surprise pour mon sixième anniversaire, je les aurais volontiers tués.

Betty Friedan, *La révolte du 3^e âge*, 1995

Reflets dans un œil d'homme

« Une petite expérience, ça te tente ? »

Ce soir, Chantal est d'humeur taquine. Elle détaille son reflet dans la vitrine d'un magasin en sifflotant, pianote un message sur son téléphone, traverse au rouge, « parce que la vie est trop courte pour attendre le vert ». Elle qui déteste son prénom – « c'est ringard, non ? » – demande à ses amis de l'appeler Sam. Une fois n'est pas coutume, elle a laissé ses longs cheveux châtain détachés. Lorsque nous entrons dans le restaurant, elle glisse : « Je sais, ils sont abominables. Les mèches filasse, la frange comme de la paille, ça me mémérise. Les magazines féminins disent qu'à mon âge il ne faut pas garder les cheveux longs, parce que la ménopause bousille tout. Mais tu imagines ma tronche avec la coupe de Mimi Mathy ? »

Comme la plupart de ses amies, je suis convaincue qu'à peu près toutes les coiffures lui iraient à merveille.

« Tu ne les coupes pas par refus de céder aux conseils de la presse féminine ?

– Non. Parce que j'ai la flemme. »

Sam a 61 ans. Je l'ai rencontrée par le biais de connaissances communes, au cours d'un dîner. Son assurance m'avait beaucoup impressionnée. Elle m'impressionne toujours. C'est lorsque je lui demande, au restaurant, ce que vieillir signifie pour elle, qu'elle me fait cette proposition : « Une petite expérience, ça te tente ? » Difficile de refuser. « Voilà ce qu'on va faire : poursuivons le repas comme si de rien n'était, et guette la réaction des autres tables la prochaine fois que je ris. »

Ah, le rire de Sam ! Une cascade jaillissant de la montagne au printemps, une poignée de diamants jetés au ciel, un poème en soi : irrésistible. « Tu as remarqué que je me marre comme une gamine ? » De fait, la voix et les intonations de mon amie se font plus juvéniles quand elle rit. Elle monte dans les aigus, gagne en fraîcheur. Elle redevient une fillette rigolant à gorge déployée devant les bêtises de ses copines.

Nous entamons l'entrée, buvons trop. Lorsque le plat principal arrive, Sam part dans l'un de ses fameux fous rires, joyusement tonitruant. Les convives des autres tables se retournent. Leurs regards se posent sur moi. Ils me dévisagent un instant, froncent les sourcils, jettent un œil autour avant de se fixer, incrédules, sur Sam.

« Tu as vu ? Ils pensent que ce rire de gosse vient de toi, la jeune, forcément. Ce n'est pas par méchanceté : ils ne me voient pas tout de suite parce que je suis invisible. Je ne capte plus la lumière alors que toi, si. Leur regard glisse sur moi. Vieillir, c'est ça : enfiler la cape d'invisibilité d'Harry Potter. Disparaître. Passer de l'autre côté du miroir. »

Voilà qui est curieux. Pour évoquer l'avancée en âge, Sam ne cite pas en premier lieu les rides, la fatigue, les cheveux blanc ou encore le mal de dos. Non : elle parle de cape d'invisibilité et de miroir. Cette invisibilisation, cette disparition dans le regard de l'autre, est aussi le point de départ de la réflexion de Barbara Macdonald, la féministe américaine pionnière de la pensée sur l'âgisme outre-Atlantique, dans son ouvrage *Look Me in the Eye. Old Women, Aging and Ageism*¹ : « Les hommes vivant au-dessus sont mal à l'aise lorsque nous nous croisons dans le hall, ils ne m'accordent pas un regard et sont toujours pressés. La femme du dernier étage n'engage jamais la discussion avec moi d'aucune façon, mais elle rend visite aux étudiants qui habitent au-dessous de chez elle. Je me demande parfois si c'est mon lesbianisme ou mon âge qu'ils ne peuvent pas supporter. En général, j'en conclus qu'ils se fichent des personnes qui ne peuvent rien leur apporter. »

Sa compagne, la féministe Cynthia Rich, avec qui elle a co-écrit l'ouvrage, est plus jeune qu'elle et observe aussi le lent processus d'invisibilisation qui touche les vieilles. Elle ne tarde d'ailleurs pas à s'engager à son tour contre l'âgisme : « Pour la première fois, Barbara a évoqué son malaise à propos de la façon dont elle se sent perçue par de nouvelles amies, vingtenaires ou jeunes trentenaires. C'est à moi qu'elles destinent leurs regards : les questions lui sont moins souvent adressées. Lorsque nous sommes allées à la quincaillerie et qu'elle a posé une question à

1 Barbara Macdonald, Cynthia Rich, *Look Me in the Eye. Old Women, Aging and Ageism*, Spinsters Ink Books, 2002.

l'homme derrière le comptoir, c'est moi qu'il a regardée en répondant.»

Pour les femmes, vieillir est d'abord une question de regard, et ce n'est pas une surprise puisque, durant une grande partie de leur vie, elles ne sont que «reflets dans un œil d'homme», selon l'expression de la romancière et essayiste Nancy Huston². Celle-ci suggère que cela commence dès la plus tendre enfance, avec le «stade du miroir», cette étape où, entre 6 et 18 mois, le petit enfant aperçoit son reflet dans la glace et comprend qu'il ne s'agit pas d'une autre personne, mais bien de lui-même. Dès lors, il prend conscience de son corps. Après Henri Wallon, au début du xx^e siècle, nombre de psychologues et psychanalystes se sont penchés sur ce concept et l'ont enrichi. Jacques Lacan explique ainsi que la conscience du soi, le «je», s'instaure car l'autre – c'est-à-dire le parent présent derrière l'enfant et lui montrant son reflet – apparaît également dans le miroir. «L'image de mon corps passe par celle imaginée dans le regard de l'autre», écrit-il.

Cette étape se produit de façon identique chez les filles et les garçons. Les enfants des deux sexes se développent, au tout début, en suivant un chemin à peu près similaire, fait de jeux, de légèreté, d'éclats de rire et de tartines au chocolat. Quel rapport avec la vieillesse? Nous y venons: vers 6 ou 7 ans, quelque chose d'autre se produit. C'est là que les problèmes commencent et que se noue l'origine du double standard décrit par Susan Sontag. Chez les filles, un

2 Nancy Huston, *Reflets dans un œil d'homme*, Actes Sud, 2012.

dédoublement d'une nature particulière intervient: elles deviennent « regardées », tandis que les garçons deviennent « regardeurs ». Les premières prennent conscience qu'on les observe, examine, détaille, dévisage, juge, que leur visage, leurs vêtements, leur corps et bientôt leurs formes, leur coiffure, leur maquillage seront évalués, estimés, mesurés, commentés toute leur vie, dans des proportions et avec une intensité sans commune mesure avec ce que les garçons expérimenteront. Ce regard-là, ce jugement, elles ne tardent pas à l'intérioriser.

« Dans chaque existence de femme, il y a un avant et un après le dédoublement, écrit Nancy Huston. Avant, on ne savait pas. On était spontanée. On coïncidait bêtement (à la manière des bêtes) avec son corps. On courait, riait, sautait à la corde, roulait du haut jusqu'en bas de la colline, faisait de la bicyclette, du tricycle, chantait à tue-tête. Dorénavant, on se regarde courir, rire, chanter. On est devenue, dit la langue anglaise, *self-conscious*: il y a un autre en soi qui juge et jauge le soi, parfois gentiment, mais très souvent durement. »

Dès lors, plus rien n'est simple. Tout devient affaire de contrôle. L'apparence se doit d'être travaillée, améliorée, peaufinée, afin de tendre vers un idéal: celui d'une beauté faussement naturelle, sexy sans être allumeuse, éternellement juvénile, un corps de papier glacé que nombre de jeunes filles, puis de femmes, s'épuiseront à tenter d'atteindre, en vain. Beaucoup, au passage, auront surtout appris à détester leur corps. « Une femme doit constamment se surveiller. Elle est accompagnée en permanence par l'image qu'elle a d'elle-même », notait

en 1972 l'écrivain britannique John Berger dans son étude *Ways of Seeing*. « Les hommes regardent les femmes. Les femmes se regardent en train d'être regardées. Cela détermine non seulement la plupart des rapports entre hommes et femmes, mais aussi le rapport des femmes à elles-mêmes. L'observateur à l'intérieur de la femme est masculin, l'observée, féminine. Ainsi la femme se transforme-t-elle en objet – et plus particulièrement en objet visuel, c'est-à-dire en image. »

Toute leur vie, les femmes sont, à divers degrés, des reflets dans un œil d'homme. L'homme à l'extérieur et, surtout, l'œil à l'intérieur d'elles-mêmes : c'est précisément ce qui rend ce jeu de regards complexe et, parfois, douloureux. Dans *Blanche-Neige*, lorsque la sorcière interroge son miroir pour lui demander qui est la plus belle, c'est bien cet œil intérieur qu'elle questionne. Or celui-ci est autant, voire plus tyrannique encore que le regard extérieur.

Bien sûr, toutes les femmes ne sont pas égales face à ce double regard. Si toutes ont connu le dédoublement dont parle Nancy Huston, certaines s'en détachent plus facilement que d'autres et déploient leur énergie vers autre chose – passions, carrière, amis, famille. Elles construisent leur identité et leur féminité sur plusieurs registres. Elles ne renoncent pas au maquillage ni aux standards permettant d'entrer dans le cercle de la séduction au sens large, dans la sphère publique comme privée, envers les femmes comme les hommes. Mais elles les manient avec suffisamment de détachement pour ne pas y être assujetties.

D'autres, en revanche, se sont bâties de façon moins autonome à l'égard de l'œil intérieur comme extérieur. Parce que

la séduction a joué une place de premier plan dans leur vie. Parce que leur identité ne s'est pas construite sur d'autres piliers suffisamment solides. Pour ces femmes, les transformations, à commencer par celles qu'induit la grossesse, à la suite desquelles le corps n'est plus toujours conforme aux normes et au diktat du reflet, peuvent avoir des conséquences désastreuses sur leur estime d'elles-mêmes. « Pour qu'une femme ayant joué dans sa carrière la carte "beauté" puisse bien vivre la maternité, il lui faut une sacrée force venue de l'enfance, souligne Nancy Huston. Cela arrive parfois : c'est le cas (pour ce que l'on peut en deviner) de Jane Birkin, de Catherine Deneuve ou de Madonna. Mais pour celles qui se sont égarées, jeunes, dans l'abîme du dédoublement (*qui est moi et qui aime-t-on ? Moi ou mon image ?*), la maternité prend soudain l'aspect d'une catastrophe³. »

La transformation qu'engendre le vieillissement est alors plus douloureuse encore. « Pour les femmes de 50 ans qui ont toujours joué l'atout de la séduction et qui s'obstinent à le jouer encore, il est particulièrement difficile d'accepter l'avancée en âge : beaucoup d'entre elles le refusent », remarque la géographe Sylvie Brunel, 60 ans, lorsque je l'interroge sur son livre, *Manuel de guérilla à l'usage des femmes*⁴. « Le cas de celles qui occupent des positions de pouvoir résultant de leurs compétences est très différent : puisque la séduction liée au physique n'a pas été un enjeu dans leur ascension, l'âge n'en est pas un non plus. »

3 *Ibid.*

4 Grasset, 2009.

Il ne s'agit pas, bien sûr, de jeter la pierre aux femmes belles, ni à celles qui travaillent à entretenir leur jeunesse. Mais plutôt de souligner que celles pour qui l'apparence, la beauté et ce fichu œil ont joué un rôle prépondérant vivent bien plus mal l'apparition des rides, l'affaissement des seins et la cape d'invisibilité. « Trop longtemps, les femmes ont intégré et accepté le fait d'être des objets: objets de désir et objet de maternité », résume Odile Chabrilac, naturopathe et thérapeute psychanalytique, autrice du livre *Âme de sorcière, ou La magie du féminin*⁵. Mais se libérer du statut d'objet pour devenir sujet de sa propre existence, de ses propres désirs, ne signifie en rien renoncer au fard à paupières et autres artifices. « On peut jouer à être objet, le choisir: cela n'a alors rien à voir avec un état subi », ajoute Odile Chabrilac. Telle est, au fond, la différence parfois subtile entre soumission et liberté.

Sexisme et âgisme, la paire infernale

Sur son site internet, l'Organisation mondiale de la santé (OMS) dédie une page aux questions-réponses à propos de l'âgisme. On y lit la définition suivante: « L'âgisme est le fait d'avoir des préjugés ou un comportement discriminatoire envers des personnes ou des groupes en raison de leur âge. L'âgisme peut prendre de nombreuses formes, notamment des comportements fondés sur des préjugés, des pratiques discriminatoires ou des politiques institutionnelles tendant à perpétuer des croyances de ce type. » Un peu plus loin, l'organisation complète: « À l'instar du

5 Solar, coll. « Harmonie », 2017.

racisme et du sexisme, l'âgisme a une finalité sociale et économique : légitimer et maintenir les inégalités entre les groupes. » Aujourd'hui, 600 millions de personnes dans le monde ont plus de 60 ans – un chiffre appelé à doubler d'ici 2025 et à culminer à 2 milliards d'ici 2050. Les pays en développement compteront alors la grande majorité des personnes âgées.

Dans un étrange paradoxe, les sociétés occidentales vieillissant à toute vitesse vouent un culte toujours plus intense au corps jeune. Elles planquent leurs vieux dans des Ehpad et appellent « seniors » les plus de 45 ans en entreprise, comme s'ils étaient déjà sur le toboggan de la fin. L'âgisme concerne indéniablement les deux genres : les hommes n'échappent pas aux discriminations liées aux années, en particulier dans la sphère professionnelle. Mais le cas des femmes est différent. Plus délicat. Car, en sus de l'âgisme, elles sont confrontées au sexisme. « Les deux s'articulent : dans nos représentations, les femmes vieillissent plus précocement que les hommes, remarque la sociologue Cécile Charlap, autrice de *La fabrique de la ménopause*⁶. Leur avancée en âge est décrite avec un vocabulaire relevant du registre de la perte et du déclin, très péjoratif, tandis que pour les hommes, les mots employés sont plus valorisants, évoquant la maturité et l'expérience. »

Les mots ne sont pas anecdotiques. Ils comptent. Dans *La Vieillesse*, Simone de Beauvoir soulignait déjà que l'on ne parle jamais de « belle vieillarde ». « Au mieux, on dira

6 CNRS éditions, 2019.

une charmante vieille femme », tandis que l'on ne se prive jamais d'admirer de « beaux vieillards ». Le terme « vieilles peaux » désigne en général des femmes. On s'extasie devant la chevelure argentée de Richard Gere et le physique fringant de Robert Redford. Mais lorsqu'on salue la beauté de Meryl Streep, on précise en général aussitôt « pour son âge », ou alors qu'elle est « bien conservée ».

En février 2020, la toile s'est émue de voir Jane Fonda, 82 ans, assister à la quatre-vingt-douzième cérémonie des Oscars avec des cheveux coupés courts, et gris : après des décennies de teinture, elle avait renoncé à son habituel blond. Jack Martin, son coloriste, s'est même fendu d'un post Instagram pour dévoiler les dessous de cette mutation capillaire et expliquer comment il lui a rendu une couleur proche de sa teinte naturelle. Il y confie également que durant toute la durée de l'opération – sept heures, tout de même ! – Jane Fonda révisait les répliques du prochain épisode de sa série *Grace & Frankie*, lisait la presse et travaillait. S'attendait-il à ce que mamie fasse la sieste ?

Les mots éclairent, une fois encore, le double standard dont il est ici question, et Isabelle de Courtivron l'a expérimenté avec douleur. Cette septuagénaire a enseigné la littérature, la culture et le cinéma aux États-Unis, notamment au prestigieux Massachusetts Institute of Technology (MIT). Outre-Atlantique, elle a épousé les causes féministes et mené sa vie tambour battant. Isabelle est une femme indépendante, forte, dynamique. L'été de ses 73 ans, tandis que ses ligaments tiraient un peu plus que d'habitude, elle a soudain pris conscience qu'elle devenait « invisible, inaudible ». « Je me retrouvais soudain

sur la pente descendante de ma vie.» Dans l'ouvrage *L'été où je suis devenue vieille*⁷, elle raconte avec lucidité ce basculement.

En 2017, référente En marche pour la campagne du candidat Emmanuel Macron, elle prend conscience de son décalage avec les jeunes militants. Soudain immergée dans la *start-up nation*, elle se rend compte qu'elle ne partage pas « leur façon d'être, leur perception de la vie », qu'elle n'est pas en phase avec leurs expériences professionnelles dans la com', les médias, la finance. « Il y avait un fossé entre nous. Pour moi, cela a été un choc culturel, générationnel, identitaire particulièrement déstabilisant », écrit-elle. Elle qui désire exercer son sens critique est déroutée par les injonctions à la « bienveillance » d'Emmanuel Macron. Les jeunes regardent comme un ovni cette féministe « historique », aux idées datées à leurs yeux.

Ce fossé générationnel est d'autant plus difficile à supporter qu'il se double, ajoute-t-elle, d'un mépris à l'égard du corps féminin prenant des rides. « Montrer un corps vieilli est rédhibitoire dans notre société qui valorise la beauté et la jeunesse des femmes, sans se préoccuper autant du corps des hommes, écrit Isabelle de Courtivron. Est-ce cela, la vieillesse, non seulement accepter d'être invisible aux yeux des autres, les hommes, les jeunes, mais participer pleinement à cette invisibilité en se cachant, en cachant son corps et ses rides ? »

⁷ Isabelle de Courtivron, *L'été où je suis devenue vieille*, L'Iconoclaste, 2019.

C'est en tout cas ce que l'on nous montre à l'écran, lui répondrait sans doute Marina Tomé. Cette comédienne de 61 ans au savoureux bagout apparaît régulièrement dans des films et épisodes de séries, et joue au théâtre. Son visage est d'une expressivité folle. Ses yeux noirs se plantent dans les vôtres tandis que les émotions y défilent, fortes, communicatives, même lorsque je la rencontre en visio – confinement oblige. Ses lèvres tressaillent d'agacement lorsqu'elle pose ce constat : « Les femmes de plus de 50 ans disparaissent des écrans : on ne les voit plus. Le sexisme et l'âgisme sont les deux faces d'une même pièce. » Sa comparse, la comédienne Catherine Piffaretti, est tout aussi remontée sur le sujet : « Les raisons pour lesquelles les jeunes femmes sont définies ou se définissent par rapport au désir masculin sont les mêmes que celles qui les font disparaître à 50 ans. »

Un mot, au passage, sur le désir masculin : lui aussi décline avec l'âge. Romain Gary a décrit ce douloureux plongeon, avec sensibilité et humour, dans *Au-delà de cette limite, votre ticket n'est plus valable*⁸. Son personnage, l'industriel Jacques Rainer, 59 ans, est sur la pente raide, à tout point de vue : professionnellement, sexuellement, maritalement, virilement. La peur de l'impuissance le tétanise. Il bande mou (en 1975, le viagra n'existe pas encore). Il divague : son déclin est aussi celui du monde blanc occidental.

Dans un autre registre, et avec moins de panache, Michel Houellebecq ne dit pas autre chose à longueur de pages. Dans ses livres, le quinquagénaire qu'il prend presque toujours

8 Gallimard, 1975.

comme personnage principal flanche, la civilisation flanche, rien ne va plus. Et Isabelle de Courtivron de souligner, dans son livre : « Nul ne doute que les hommes fragilisés par le mythe néfaste de la virilité souffrent eux aussi du basculement vers la vieillesse, dont l'impuissance est l'un des premiers signes concrets, et qui peut mener au désespoir. Mais les femmes qui ont écrit à ce sujet comparent rarement leur déclin personnel à un déclin plus vaste de la société. Peut-être parce qu'elles n'ont pas peur de perdre une puissance qu'elles n'ont jamais eue. »

Ou parce qu'elles ne placent pas leur ego exactement au même endroit, mais c'est une autre histoire.

Vieille à 30, 50 ou 60 ans ?

Virginie est d'un naturel anxieux, et le premier confinement n'a rien arrangé. Ce matin de mai 2020, tandis que nous échangeons sur WhatsApp avec notre groupe d'amis, elle se montre un peu plus inquiète que d'habitude. « C'est ma mère, finit-elle par confier. Elle refuse de sortir masquée et d'utiliser du gel hydroalcoolique. Elle assure qu'elle est en bonne santé, que tout va bien, que le masque, c'est uniquement pour les personnes à risque, c'est-à-dire les vieux. Je n'ai pas voulu la vexer en lui rappelant qu'à 71 ans elle en fait partie, des vieux. »

Un torrent de messages s'ensuit. Un nombre non négligeable d'entre nous sont dans la même situation que Virginie : confrontés à un père, une mère, un oncle ou une tante de plus de 65 ans estimant ne pas faire partie des personnes exposées au coronavirus en raison de leur âge et refusant d'appliquer les gestes barrières.